

Études littéraires africaines

NAUMANN Michel, *Les Nouvelles Voies de la littérature africaine et de la libération (Une littérature voyoue)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 150 p.



Daniel Delas

Numéro 13, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041806ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041806ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2002). Compte rendu de [NAUMANN Michel, *Les Nouvelles Voies de la littérature africaine et de la libération (Une littérature voyoue)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 150 p.] *Études littéraires africaines*, (13), 53-54.
<https://doi.org/10.7202/1041806ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pierre Soubias aborde la question du destinataire dans *Les soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma ; Madeleine Borgomano celle de la consécration problématique de Calixthe Beyala ou Justin Kalulu Bisanswa celle de la figure littéraire de V. Y. Mudimbe. Comme dans la deuxième partie, il n'y a guère de continuité entre les prémisses théoriques de l'ouvrage et ces "analyses de cas". On pourra y lire, selon ses options idéologiques et intellectuelles, le signe d'une insuffisance de la théorie des champs littéraires, à la fois *per se* (elle relève d'une sociologie de classe aujourd'hui mise en cause par maint sociologue) et pour les littératures francophones (théorie impropre à un tel objet d'étude), ou bien un appel à redoubler d'efforts pour penser ces lettres selon les cadres construits par Bourdieu. Il est difficile de trancher entre ces deux voies ; du reste, les éditeurs ne s'y risquent pas dans leur avant-propos.

Cet ensemble d'études au carrefour de la sociologie et de la littérature met en évidence la diversité des niveaux de construction du fait littéraire francophone, notamment le partage entre le niveau culturel (où Paris reste le centre des littératures de langue française) et le niveau politique (où les frontières étatiques et régionales jouent un rôle). La démarche peut déboucher sur une analyse du système littéraire francophone, qui n'est pas menée ici, mais qui apparaît comme une voie d'avenir (voir, par exemple, la contribution de P. Halen aux *Mélanges offerts à J. Riesz*, 2001). Comme le remarque P. Aron, notre connaissance des auteurs francophones souffre d'une grave lacune : "Ceux-ci sont appréhendés, dans leur immense majorité, à travers le binôme écrivain-texte, donc à l'écart de toute référence explicite aux conditions matérielles et aux réalités sociales qui encadrent leur production. C'est précisément cette approche qui rend, au sens le plus fort, la francophonie impensable". (p. 42). Ce sont précisément des ouvrages comme celui-ci, et c'est là l'un de ses grands mérites, qui la rendent pensable et ouverte à l'analyse.

■ Jean-Marc MOURA

■ NAUMANN MICHEL, *LES NOUVELLES VOIES DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE ET DE LA LIBÉRATION (UNE LITTÉRATURE VOYOUÉ)*, PARIS, L'HARMATTAN, 2001, 150 p.

Malgré son volume réduit, l'essai de Michel Naumann est d'une grande ampleur et cite presque tous les noms qui comptent dans la littérature africaine d'hier et d'aujourd'hui, qu'elle se publie en anglais, en français ou en portugais (pas moins de 160 ouvrages cités et analysés sont listés en fin d'ouvrage). Non pourtant sous la forme d'un panorama neutre et aseptisé, s'astreignant à une présentation historique laborieuse, mais en ouvrant un angle de lecture nouveau, fertile et personnel.

Pour lui en effet, la littérature africaine libérée de la tutelle coloniale et, dans la foulée, du poids étouffant de l'humanisme positiviste retrouvait la voie orphique de la redécouverte des racines et des grandes traditions initiatiques de Tierno Bokar lorsqu'elle a été terrassée à partir des années 80 par une violence inouïe et qu'elle s'est mise à produire une littérature "voyoue", littérature de dépossession où l'homme n'est plus lui-même mais un picaro combattant pour sa seule survie dans la jungle des villes : "guerriers affublés de perruques, vêtus de robes de mariées, ongles peints, lunettes de soudeur, talismans autour des bras, colliers de dents, scarifications qui les protègent des balles, armes automatiques qui ont robotisé leur corps, poses de gladiateurs somnambules sous l'emprise de l'alcool et des drogues, extase démesurée qui confond crime et sexualité, ogres terrifiants, émissaires de l'horreur absolue..." (p. 7). Ces conduites délirantes ne sont pas celles d'une autre humanité, étrangère, lointaine, elles nous touchent parce que nous sentons qu'elles ont à voir non seulement avec l'esclavage, la traite et l'exploitation coloniale et néocoloniale par les multinationales mais aussi avec la Shoah et les génocides : "La vie rétrécie et indicible des peuples jetés dans le couloir de la mort est devenue comateuse" (p. 9).

En de telles situations la parole a évidemment une fonction thérapeutique, rituelle ou prophétique : lutte contre l'aliénation mais aussi appel à des forces endormies au cœur de la culture africaine. S'appuyant dans sa présentation sur l'œuvre de Tchicaya U Tam'si et celle de Sony Labou Tansi (écrit Tansy, avec obstination), Michel Naumann montre l'importance du sacrifice, au moyen duquel chaque homme retrouve la collectivité des opprimés et, peut-être aussi, une totalité spirituelle. Il est donc superficiel de dissocier littérature voyoue et littérature orphique en parlant de vision baroque désespérée sans voir qu'il y a dans ce travail des écrivains une lutte obstinée pour inverser les effets de la violence étrangère et entreprendre une marche vers la totalité.

La nouvelle littérature africaine reste orphique, telle est la conviction que Michel Naumann exprime dans son introduction et qu'il va se donner pour tâche d'illustrer à partir de quatre thèmes qui constituent autant de chapitres : "L'âme africaine" (avec des études sur Christopher Okigbo, Wole Soyinka et Amos Tutuola), "La crise de la construction nationale" (qui s'appuie sur l'étude des œuvres de Chinua Achebe, Biyi Bandele-Thomas, et Ben Okri), "La guerre et la littérature", "La femme et les nouvelles littératures".

Au bout de ce parcours érudit et diversifié, Michel Naumann ne voit évidemment aucune raison de nourrir un espoir naïf d'amélioration *par la littérature* de la situation d'une Afrique véritablement "ensorcelée par l'Occident" mais il pense, puisant dans la force d'une foi orphique personnelle, qu'au bout de la nuit émerge une multiplicité enceinte du devenir d'une totalité.